

LE REVE D'UNE AUTRE VIE

Une grande giclée d'eau froide, quelques ordres sèchement aboyés par une voix qu'elle n'avait guère entendu tenir de propos agréables plus de trois fois de toute sa vie, et un secouage en bonne et due forme pour les grands jours ; la recette bien connue du réveil de Fanélie.

Personne n'aurait été jusqu'à dire que madame Loret, sa mère, était une femme désagréable – pas deux fois en tout cas – cependant on avait coutume, loin de son aire d'écoute (qui était fort étendue), de dire que c'était une paysanne de la vieille école, peut-être un peu rude parfois, tout spécialement avec sa fille.

La vie de madame Loret était un satellite indécis vacillant entre deux astres : le travail et sa fille. Elle vénérât l'un et abhorrait l'autre, pourtant il eut été malaisé de déterminer duquel elle aurait pu se passer le plus facilement. Dans sa jeunesse elle avait, de son propre aveu, épousé un bon à rien, et sa fille ne pouvait que suivre la voie toute tracée par son fainéant de père. Oh, il avait bien su lui faire tourner la tête quand il faisait sa cour, lui promettant une vie pleine de labeur et de joie. Il avait même montré les premières années un enthousiasme hors du commun à travailler la terre et élever les bêtes. Ils n'étaient pas bien riches et ils avaient acheté une ferme à la lisière des Terres Éphémères, à un endroit où on ne s'aventurait guère d'ordinaire. Oui, il avait bien commencé...

Pourtant il avait bel et bien fini par abandonner sa femme et son enfant, toute jeune encore, âgée à peine de quelques printemps. Cela madame Loret ne pouvait le lui pardonner. Monsieur Loret avait pourtant l'excuse la plus valable au monde, puisqu'il était mort, écrasé par une charrue lorsque ses bêtes de trait s'étaient affolées en voyant sortir une chimère du domaine des dieux tout proche. À son oraison funèbre, sa veuve n'avait prononcé qu'une phrase, qu'on avait attribué au choc du décès : « C'est entièrement de sa faute, il aurait dû être plus prudent ». Un point de vue somme toute discutable.

La jeune Fanélie étant, au contraire de sa mère, une personne capable de sentiments autres que la colère, elle fut fort attristée de la mort de son père et conçut une véritable aversion pour le champ familial dans lequel il avait trouvé la mort (ou avait pris la fuite selon la version des faits). Elle évitait d'y passer d'ordinaire, s'occupant des bêtes et notamment des canards avec un zèle tout à son honneur.

Elle n'était qu'à dix jours de ses dix-sept ans, quand le seau d'eau journalier fut suivi par le secouage brutal de la main maternelle. Un grand jour donc.

— Ma fille, lève-toi, ordonna Madame Loret, comme si d'ordinaire elle n'avait pas à le faire. Habille-toi bien vite, je t'attends en bas.

Et sur ces mots elle détalait dans une confondante imitation de fouine.

Fanélie s'exécuta en vitesse. Déjà d'ordinaire il n'était pas bon de désobéir à sa mère, or elle n'était pas dans son état habituel. Cela ne présageait rien de bon et ne nécessitait absolument pas de lui ouvrir le moindre interstice dans lequel elle pourrait s'engouffrer pour laisser exploser sa colère.

Le petit-déjeuner, constitué de pain, de beurre et d'un bol de lait, attendait déjà sur la table. Fanélie s'y installa sans mot dire et se coupa une tranche de pain tandis que sa mère la dévorait des yeux. C'était affreusement gênant, mais Fanélie y était habituée. Le visage de madame Loret était creusé de profondes rides dues à son extraordinaire habitude de ne jamais rire, sa passion du travail et sa vie au grand soleil. Pour l'heure elle ressemblait à une statue de cire, n'esquissant pas le moindre mouvement, les coudes sur la table, la tête appuyée sur ses mains, sa chair flasque coulant le long de son visage osseux. Seules les billes noires de ses yeux témoignaient qu'elle était en vie, roulant de manière effroyable dans ses orbites comme elle suivait chaque mouvement de sa fille.

Celle-ci mastiquait soigneusement. Dehors le soleil pointait à l'horizon. La cloche d'une vache tintinnabula, un cheval hennit. Au-delà du champ, sur les Terres Éphémères, une curieuse chimère prenait naissance.

— Ma fille, il faut que nous parlions.

À ce signal, Fanélie reposa son bol de lait. Le repas était terminé pour elle, qu'elle le veuille ou non.

— Tu sais que ton père nous a laissées dans une bien triste situation, par son inconséquence et sa lâcheté.

La jeune femme n'était pas du tout de cet avis, mais elle jeta un mouvement du menton en pâture à sa mère. La mégère s'en contenta.

— Ce champ qui nous a coûté une petite fortune, toute la dot que m'avaient laissé mes malheureux parents...

En vérité le coût total avait été d'à peine un dixième, Madame veuve Loret ayant caché le reste dans une vieille marmite enterrée dans la cour.

— ... est aujourd'hui un gouffre pour nos finances. Les métayers qui y travaillent profitent de ma faiblesse pour me subtiliser les parts qui nous reviennent. Cette situation est devenue insupportable. Hier j'ai pris une grande décision. Ta majorité approche à grand pas, il est temps pour toi de travailler plus durement. Désormais tu ajouteras à tes tâches quotidiennes la culture du champ.

La frayeur inonda les traits de Fanélie.

— Mère, je vous en prie...

— Il suffit. Je sais l'aversion que tu as pour ce lieu de perdition où ton père nous abandonna. Crois-tu que je prenne plaisir à t'y envoyer ainsi ?

La question était intéressante. D'ailleurs à bien regarder la vieille femme, il était difficile de savoir si elle prenait effectivement plaisir à torturer sa fille ou si c'était une seconde nature chez elle, tellement ancrée profondément, qu'elle ne savait même pas qu'elle pouvait agir autrement.

Madame Loret se leva ; la discussion était terminée. Fanélie but ce qui restait de lait au fond de son bol, fit la vaisselle et partit nourrir les bêtes.

Il ne fallut guère de temps à l'acariâtre paysanne pour mettre ses projets à exécution. L'époque des semailles n'étaient pas loin. En moins d'une semaine elle eût remercié les métayers et placé sa fille dans le champ.

Outre la terreur que lui procurait la proximité du domaine des dieux, la jeune femme se sentait envahi par un sentiment de culpabilité qui ne l'aidait guère. Les métayers qui avaient travaillé ici les années précédentes étaient des gens honnêtes et miséreux ; d'ailleurs il fallait être bien démuni pour accepter de travailler dans ce champ.

Fanélie menait les bœufs avec appréhension, labourant la terre rocailleuse que des années de travail n'avaient pas débarrassée de tous ses débris, se penchant régulièrement pour extirper du sol une pierre gênante. Elle ne pouvait s'empêcher de se tourner vers le nord à intervalles réguliers, là où les dieux, libres de toute contrainte exerçaient leur créativité.

La jeune femme commençait à entrevoir un aspect positif à tout ceci : sa mère n'était pas là. Si elle aimait son travail à la basse-cour, elle avait rarement pu profiter de plus de quelques minutes seule. Entre l'école et la ferme, elle avait toujours eu quelqu'un derrière elle pour lui dire quoi faire, quoi ne surtout pas faire, *mais rien ne rentreras donc jamais dans ta cervelle de moineau ?*

Ce sentiment de liberté était grisant. Les bœufs se laissaient conduire, dociles, les Terres Éphémères étaient somme toute assez éloignées, et certes si la récolte était mauvaise, sa mère l'en tiendrait pour responsable, mais cette éventualité était encore loin. Sa vie allait peut-être prendre une autre tournure, enfin ! Sur ce point elle ne se trompait pas, encore qu'elle n'avait pas idée à ce moment ni de la véritable raison, ni de l'ampleur du changement.

Celui-ci débarqua un beau matin sous la forme d'une adorable chimère.

Au début, Fanélie pensa qu'il s'agissait d'une petite boule de mousse poussée là par le vent. Elle reposait entre les pattes des bœufs, qui broutaient d'un air vide le foin que la jeune fermière leur avait donné. Elle-même dévorait une tranche de fromage quand elle aperçut la curieuse formation. Pour de la mousse, son aspect était assez insolite, se dit-elle, si bien qu'elle ramassa un

brin de paille et poussa la chose avec prudence. Aussitôt la couleur brun-vert vira au rouge vif, et deux petites pattes poussèrent à la boule qui s'éloigna sans demander son reste.

Une chimère, comprit Fanélie. Oubliant toute prudence, elle s'élança derrière la créature qui ne pouvait rivaliser avec un humain en terme de rapidité.

— Excuse-moi, je ne te voulais pas de mal... déclara Fanélie.

Elle avait pris l'habitude de parler aux animaux, et si ceux-ci ne lui répondaient pas, ni ne faisaient jamais mine de la comprendre, cela avait le don de soulager son cœur. Et malgré l'intelligence de certain représentant de la basse-cour aux mœurs aquatiques, il faut avouer que la petite boule montra en un instant plus de signe de compréhension que tout autre animal auquel la jeune fille s'était adressé jusqu'à ce jour. Pour commencer, elle s'arrêta net et fixa Fanélie au travers de deux yeux qui paraissaient très humains, à ceci près qu'ils étaient minuscules et ronds. Son pelage demeura rouge mais perdit en intensité.

— Tu es une chimère alors... C'est la première fois que j'en vois une. Ce n'est pas toi qui aurais effrayé les bœufs, n'est-ce pas ?

La créature passa brièvement dans une teinte jaune avant de reprendre sa couleur carmin. L'impression que la créature la comprenait ne faisait que s'accroître en Fanélie. Sauf que ce n'était pas possible, n'est-ce pas ? Une si petite créature, si simple d'apparence...

— Tu ne peux pas me comprendre... murmura-t-elle, se sentant un peu idiote, même si seuls les bœufs pouvaient témoigner de la scène. Tu me comprends ?

Cette fois la fourrure vira un court instant au bleu.

Une idée, une hypothèse folle, traversa l'esprit de Fanélie.

— Tu viens des Terres Éphémères ?

Bleu

— Ce n'est pas possible... Tu ne peux pas me comprendre, d'ailleurs comment connaîtrais-tu la langue des humains ?

Le pelage passa par une multitude couleurs en moins de dix secondes, avant de revenir à la teinte neutre de mousse des bois. La créature avait abandonné le rouge définitivement semblait-il.

Fanélie se mit à rire, sans trop savoir pour quelle raison. Cette créature la rendait heureuse, tout simplement.

— Je n'ai rien compris... Tu es sans doute plus malin que moi, tu sais ?

Pas de changement de couleur. La chimère était diplomate.

— Est-ce que tu as faim ?

Bleu.

— Tu aimes le pain ?

Orangé.

Fanélie réfléchit.

— Tu as déjà mangé du pain ?

Jaune.

— D'accord. Suis-moi, je vais t'en donner un peu, nous verrons bien.

Tout en observant la petite boule dévorer les miettes de pain qu'elle lui avait données, Fanélie songeait à la situation. Pouvait-elle adopter une chimère ? Avant tout, était-ce bien prudent ? Elle ne savait pas ce dont la créature était capable. N'était-elle pas censée la signaler à un prêtre ? Mais alors, la créature serait emmenée, étudiée... Si elle était dangereuse, elle serait confiée à un clan de routiers et jetée dans la Vallée des chats...

Elle était si petite... Que pouvait-elle donc faire de mal ?

— Veux-tu venir avec moi, dans ma maison ?

Bleu.

— Il faudra être très prudent, tu sais. Ma mère ne doit jamais te voir. Tu es si petit... Nous n'aurons pas de mal à te cacher... Boké.

La teinte vert émeraude que la chimère prit alors ne pouvait signifier que sa joie.

Cela faisait maintenant plusieurs semaines que Boké servait de compagnon à Fanélie. Chaque jour la créature la surprenait par son intelligence et ses intuitions. Désormais sa mère ne la surprenait plus jamais, car Boké l'avertissait quand il la sentait approcher. Il se glissait alors de son épaule jusqu'à une poche aménagée exprès, où la jeune fille sentait son petit corps chaud palpiter. Elle avait désormais un compagnon avec lequel parler, et elle apprenait à le comprendre mieux chaque jour. Les nuances de couleurs qu'il pouvait adopter étaient aussi riches que les sons, et même si leurs conversations étaient encore rudimentaires, elles promettaient d'être un jour aussi riche que possible. La chimère adoptait en outre une autre forme de communication, basée sur les vibrations de son corps, qui ajoutait à la diversité de son langage. La jeune fille ne craignait plus du tout d'aller au champ, sachant bien que Boké lui signifierait le moindre danger. En fait elle n'avait jamais été aussi sereine ni aussi heureuse de toute sa vie.

Madame Loret de son côté était bien moins satisfaite de la transformation opérée. Elle voyait sa fille de plus en plus heureuse chaque jour, humeur qui lui paraissait incompatible avec le travail, elle ne parvenait plus à l'éveiller, car Fanélie avait désormais les yeux ouverts dès qu'elle passait la porte, cela même en avançant l'heure du lever plusieurs fois. Elle en était quitte pour redescendre son seau d'eau aussi plein que quand elle l'avait monté. Elle avait bien tenté de le jeter une fois sur sa fille malgré tout, mais celle-ci l'avait esquivé en affichant un sourire narquois qui avait offusqué la mégère au plus haut point. Les événements, elle le sentait, échappaient à son contrôle, et cela lui déplaisait infiniment.

Ayant surpris de discrets conciliabules dans l'étable ou dans la basse-cour, elle avait jailli à l'improviste afin de surprendre sa fille en conversation, mais elle en avait toujours été pour ses frais. Et toujours ce sourire narquois...

Sa fille avait un galant. Voilà ce dont il s'agissait. Elle n'avait même pas jugé bon d'en avertir sa propre mère, l'ingrate enfant. Madame Loret savait néanmoins comment soigner ce genre de prétentions. Elle se rendit donc au bourg, rencontra quelques connaissances, puis, satisfaite, revint à la ferme et convoqua Fanélie à la cuisine.

— Ma fille, commença-t-elle, nous sommes en grande difficulté.

Fâcheuse entrée en matière, mais Fanélie le savait : Boké avait viré au rouge dès que sa mère l'avait appelée. Il y avait danger.

— Je ne sais où tu passes tes journées, mais ton travail s'en ressent, et le champ ne donnera pas autant qu'il aurait dû.

La jeune fille ne releva même pas le tissu de mensonges. Près de son cœur, Boké était blotti et sa douce chaleur suffisait à la réconforter.

— En un mot comme en cent, l'argent nous manque plus que jamais. Je ne peux plus supporter ta charge ; je t'ai trouvé un époux.

Madame Loret s'attendait à ce que la détresse se peignit sur le visage de sa fille, qu'elle pleure et la supplie enfin. Au lieu de ça, Fanélie eut un geste des plus curieux : elle baissa la tête et posa la main sur sa poitrine, demeurant silencieuse. Quand elle releva la tête, son mince sourire ironique se dessinait sur ses lèvres.

— Si c'est d'argent dont vous avez besoin, mère, alors vous en aurez. Vous pouvez annuler le mariage.

Elle quitta la table sans une explication, laissant derrière elle sa mère abasourdie.

Fanélie n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle allait pouvoir se procurer ladite fortune, mais comme Boké semblait confiant, elle se laissa guider, docile. Suivant ses indications, elle descendit dans le champ familial, où les bœufs ne labouraient plus. Le printemps touchait à sa fin et les blés verts arrivaient déjà aux genoux. La terre en était recouverte, la moisson serait abondante cette année, quoi qu'en dise sa mère. La jeune fille sauta par-dessus le fossé envahi de bleuets et de coquelicots, et atterrit sur la terre arable.

— Y-a-t-il un trésor enterré dans le champ ? demanda-t-elle à son petit compagnon.

Jaune.

— Nous ne pourrions guère aller plus loin. Où me mènes-tu donc ? demanda-t-elle en souriant.
Il répondit. Son sourire s'effaça.

— Boké... Je... Nous ne pouvons pas.

Bleu.

— C'est trop dangereux.

Les Terres Éphémères avaient pris la forme d'un bois sombre, aux arbres torturés, semblables à des géants endormis, s'étirant en grinçant. Des sons furtifs, des claquements, des jappements, le bruit d'un éboulement retentissaient, se répercutaient sur les troncs nouveaux. Une odeur douce, enivrante... Mais qui dans ce bois sombre n'avait rien d'engageant.

Nous n'irons pas loin.

— Mais Boké... Nous pouvons mourir en marchant dix mètres.

Je suis né ici. N'aie pas peur. Je te guiderai.

— Comment ? supplia la jeune fille.

Je sens le changement.

Fanélie se retourna, le cœur battant, et vit la ferme de sa mère se dessiner au loin.

— Bien. J'ai confiance en toi.

Vert.

Boké l'avait promis, le voyage ne fut pas long. Il le parut bien trop à Fanélie cependant. Tremblant de tous ses membres, elle se laissa guider par son compagnon. Celui-ci était sûr de lui, n'hésita pas une seule fois, et cela rassura la jeune fille autant que possible dans sa situation. Elle entendit des sons doux, des appels mélodieux, mais Boké lui fit rebrousser chemin. Elle vit des bêtes monstrueuses, que ses mots ne savaient pas décrire, mais Boké la fit passer devant sans y prendre garde. Les arbres tortueux n'existèrent que pendant une minute ou deux, puis ils devinrent des champignons visqueux et obèses, qui finirent par se recroqueviller à leur tour, ne laissant que des cocons dans lesquels s'agitaient des créatures informes.

Le sol d'abord couvert de feuilles devint une terre argileuse de couleur bleu, parsemée ça et là de cristaux noirs qui envahirent peu à peu toute la surface, jusqu'à ce que Fanélie croie marcher sur le sol lisse d'un temple ténébreux. Lorsque Boké ordonna l'arrêt, la jeune fille ne sut que penser. Ils avaient laissé derrière eux les cocons, mais le sol était toujours lisse et noir, sans le moindre intérêt. Ici de sombres piliers s'élevaient, plongeant le paysage dans une effrayante obscurité. Puis un parfum léger monta aux narines de Fanélie. D'eau et de végétal mêlés. Près de ses pieds, le sol se craquela et une feuille verte, chiffonnée, se coula avec difficulté hors de la fracture, puis s'étala confortablement. Bientôt le sol s'affaissa, se fluidifia et perdit de son opacité, laissant place à une rivière limpide à la surface de laquelle flottaient une nuée de nénéphars.

Plonge ta main dans l'eau.

Sans réfléchir davantage, la jeune paysanne se mit à genoux et enfonça son bras dans le ruisseau. Sous ses doigts elle sentit le contact froid du métal. Et lorsqu'elle retira sa main, celle-ci enserrait une pépite d'or de la taille d'une noix.

Fanélie en ramassa autant qu'elle put, jusqu'à ce que Boké lui conseille de revenir vers le champ. Alors, tenant son tablier replié, elle prit le chemin de retour. Les pépites s'entrechoquaient dans un bruit mat. Elles étaient lourdes et mouillaient sa robe, mais elles signaient sa tranquillité pour quelques temps, croyait-elle. Le poids de la liberté.

Quand elle entra dans la cuisine, elle constata que la vieille femme était restée à l'exacte place où sa fille l'avait laissée une demi-heure auparavant. Choquée par l'attitude de celle qu'elle savait soumise, elle ne s'était sentie capable de rien, jusqu'à ce que les pépites roulent sur la table. Alors elle émergea de sa catatonie.

— De l'or... L'as-tu volé ?

Rien dans son attitude cupide ne laissait entendre qu'elle les rendrait à son propriétaire légitime si tel était le cas.

— Non, mère. Je l'ai trouvé.

— Vraiment ? Où donc ? Tu as été rapide, ce ne devait pas être très loin.

— Je ne peux pas vous le dire, mère.

— Bah ! Inepties ! Bien sûr que tu peux me le dire.

— Non, je vous assure. De toutes les façons ce serait inutile, il n'y a plus d'or là-bas.

Mais la paysanne ne voulut rien entendre. Elle questionna sa fille inlassablement, la supplia et même – fait inédit – la câlina, mais la jeune fille ne voulut rien dévoiler. Jusqu'à ce qu'elle croise le regard dément de sa mère. Madame Loret était devenue folle, la digue qui retenait son amour inconsidéré de l'argent s'était rompue, et la soif de l'or s'était déversée dans son esprit. Fanélie comprenait qu'elle venait de commettre l'irréparable, que sa mère ne cesserait de l'espionner dorénavant, pour trouver le filon miraculeux, qu'elle la harcèlerait de questions jour et nuit.

— Très bien, ma mère, je vais vous montrer l'endroit si c'est ce que vous souhaitez. Cela ne vous servira à rien pourtant.

Madame Loret était déjà debout, nouant un fichu autour de sa tête et prenant un panier sous son bras, prête à le remplir de nouvelles richesses. Tout en descendant vers le champ, Fanélie consulta secrètement Boké et ils choisirent la seule solution envisageable.

— En plus d'être un faignant c'était un pingre et un menteur, grommela la vieille quand elle vit que sa fille la menait dans le champ.

Elle imaginait à son tour que feu monsieur Loret avait enterré un magot, pensée toute naturelle chez qui l'avait fait de son côté. Néanmoins elle fronça les sourcils lorsque sa fille continua à marcher, et s'arrêta à la lisière des Terres Éphémères.

— Voilà c'est par ici, déclara Fanélie en montrant un point vers le nord-ouest.

Un désert de terre rouge craquelée s'étendait pour le moment à perte de vue. Un quadrupède aux longues pattes tourna lentement sa tête démesurée vers les deux femmes avant de reprendre sa marche placide. Fanélie avança de quelques pas, écrasant le sol en poussière.

— Mère, vous ne venez pas ?

Mais la vieille femme était tétanisée. La chape de folie qui obscurcissait sa raison s'envola. Elle ne vit plus que sa fille sur le domaine des dieux, pouvant mourir à chaque instant. Elle voulut la rappeler, mais pas un son ne sortit de ses lèvres.

— Adieu, mère, fit doucement la jeune fille.

Bien avant qu'elle n'ait disparu, des collines avaient enflé l'horizon, séparant la mère et la fille.

— Fanélie... murmura madame Loret.

Elles ne devaient plus jamais se revoir.

Quinze ans avaient passé depuis ce jour, et Fanélie la Cartographe avait vécu une vie de recluse. Les gens n'aimaient pas ceux de son espèce, ceux qui pouvaient voyager sans crainte là où tous avaient peur. Elle n'avait plus rien de la jeune fille écrasée par sa mère ; désormais sa vie n'était qu'aventures et périples. Les années et les Terres Éphémères l'avaient changée, sa chair et son esprit en portaient les marques. Ses yeux ridés avaient contemplé des spectacles qui n'avaient existé qu'un instant, que pour elle... Et pour Boké, bien entendu.

Il n'avait plus à se cacher depuis bien longtemps, demeurant sur son épaule aussi longtemps qu'il le désirait. Lui aussi avait été marqué par les années, et l'extrémité de son pelage était maintenant d'un blanc qui ne variait plus. Mais le reste de sa toison était tout aussi efficace qu'autrefois. Il avait guidée sa compagne sans faillir durant tout ce temps, la conduisant même peu de temps auparavant aux ruines de Leïnorankyrome, afin qu'elle y rencontre ses pairs.

Là elle y avait rencontré le seigneur Kérenne, Vigilant de Sécadif. Il avait annoncé l'inespéré : les cartographes n'étaient plus hors-la-loi. Plus encore, il leur avait confié une mission capitale pour l'avenir de l'humanité. Le monde lui faisait confiance.

Dans la cité immuable en liesse, un groupe de dix personnes attendaient près des lamas que Boké avait choisis comme monture. À leur tête un prêtre du Pacifique. Tous ces gens avaient besoin d'elle. Leur périples pourrait changer la face du monde.

— Te sens-tu prêt ?
Bleu.



Le petit corps de Boké était froid entre ses mains, son pelage, d'un gris terne, le demeurerait irrémédiablement. Fanélie pleurait. Elle pleurait la mort de son compagnon, elle pleurait sa détresse, elle pleurait la fin certaine de ceux dont elle avait la charge.

Le campement s'accrochait aux parois d'une falaise qui ne cessait de perdre en hauteur à mesure que les dieux la remodelaient. Les environs étaient plongés dans la demi-lumière morne qui précède le jour. Au loin une lumière verte illumina un bref instant le ciel. Fanélie n'en connaissait pas l'origine. Désormais elle était aussi désorientée sur les Terres Éphémères que n'importe qui.

Sous les toiles de tente, les respirations régulières de ses protégés parvenaient jusqu'aux oreilles de celle qui s'était crue cartographe. Il ne lui restait plus qu'à prier pour que jamais aucun d'eux ne vît l'aube, et pour que leur mort soit rapide et clément.

Elle ajouta une bûche dans le foyer mourant, soulevant une gerbe d'étincelles, puis roula une couverture et y posa la tête. Près d'elle, elle étala le corps de Boké et le fixa intensément entre ses larmes. Puis elle ferma les yeux et attendit.